la production de l'espace*

HENRI LEFEBVRE

Persée BY: creative commons

I. 1 - L'espace ! Voici peu d'années, ce terme n'évoquait rien d'autre qu'un concept géométrique, celui d'un milieu vide. Toute personne instruite le complétait aussitôt d'un terme savant, tel qu'« euclidien », ou « isotrope », ou « infini ». Le concept de l'espace relevait, pensait-on en général, de la mathématique et seulement de cette science. L'espace social ? Ces mots auraient surpris.

On savait que le concept d'espace avait subi une longue élaboration philosophique ; mais l'histoire de la philosophie résumait aussi l'affranchissement progressif des sciences, et principalement des mathématiques, par rapport à leur tronc commun : la vieille métaphysique. Descartes passait pour l'étape décisive de l'élaboration du concept d'espace et de son émancipation. Il avait mis fin, d'après la plupart des historiens de la pensée occidentale, à la tradition aristotélicienne selon laquelle l'espace et le temps font partie des *catégories* ; de sorte qu'ils permettent de nommer et de classer les faits sensibles, mais que leur statut reste indécis, en ce sens qu'on peut les considérer soit comme de simples manières empiriques de grouper les faits sensibles, soit comme des généralités éminentes, supérieures aux données des organes du corps. Avec la raison cartésienne, l'espace entre dans l'absolu. Objet devant le Sujet, « res extensa » devant la « res cogitans », présent à celle-ci, il domine, parce qu'il les contient, les sens et les corps. Attribut divin ? Ordre immanent à la totalité des existants ? Ainsi se posa la question de l'espace, après Descartes, pour les philosophes : Spinoza, Leibniz, les newtoniens. Jusqu'à ce que Kant reprenne, en la modifiant, l'ancienne notion

(*) Ce texte est un extrait de l'introduction à un important ouvrage intitulé « La production de l'Espace » qui vient de paraître aux Editions Anthropos.

de *catégorie*. L'espace, relatif, instrument de connaissance, classement des phénomènes, ne s'en détache pas moins (avec le temps), de l'empirique ; il se rattache selon Kant à l'a priori de la conscience (du « sujet »), à sa structure interne et idéale, donc transcendantale, donc insaisissable en soi.

Ces longues controverses marquèrent le passage de la philosophie à la science de l'espace. Seraient-elles périmées ? Non. Elles ont une autre importance que celle de moments et d'étapes dans le cours du Logos occidental. Se déroulaient-elles dans l'abstraction que son déclin assigne à la philosophie dite « pure » ? Non. Elles se rattachaient à des questions précises et concrètes, entre autres celles des symétries et dissymétries, des objets symétriques, d'effets *objectifs* de réflexion et de miroir. Questions qui se reprendront au cours du présent ouvrage et se répercuteront dans l'analyse de l'espace social.

I. 2 - Alors vinrent les mathématiciens au sens moderne, tenants d'une science (et d'une scientificité) détachée de la philosophie, se considérant comme nécessaire et suffisante. Ces mathématiciens s'emparèrent de l'espace (et du temps) ; ils en firent leur domaine, mais d'une façon paradoxale : ils inventèrent des espaces, une indéfinité : espaces non-euclidiens, espaces à courbures, espaces à x dimensions et même à une infinité de dimensions, espaces de configuration, espaces abstraits, espaces définis par une déformation ou transformation, topologie, etc. Très général et très spécialisé, le langage mathématique discerne et classe avec précision ces innombrables espaces (l'ensemble ou espace des espaces ne se concevant pas, semble-t-il, sans quelques difficultés). La relation entre le mathématique et le réel (physique, social) n'allait pas de soi, un abîme se creusant entre eux. Les mathématiciens qui faisaient surgir cette « problématique » la laissaient aux philosophes, qui trouvaient une manière de rétablir leur situation compromise. De ce fait, l'espace devint ou plutôt redevint ce qu'une tradition philosophique, celle du platonisme, avait opposé à la doctrine des catégories : une « chose mentale » (Léonard de Vinci). La prolifération des théories (topologies) mathématiques aggravait le vieux problème dit « de la connaissance ». Comment passer des espaces mathématiques, c'est-à-dire des capacités mentales de l'espèce humaine, de la logique, à la nature, d'abord, à la pratique, ensuite, et à la théorie de la vie sociale qui se déroule ainsi dans l'espace ?

I. 3 - De cette lignée, (la philosophie de l'espace revue et corrigée par les mathématiques), une recherche moderne, l'épistémologie, a reçu et accepté un certain statut de l'espace comme « chose mentale », ou « lieu mental ». D'autant que la théorie des ensembles, présentée comme logique de ce lieu, a fasciné non pas seulement les philosophes, mais les écrivains, les linguistes. De toutes parts ont proliféré des « ensembles » (parfois *pratiques* (1) ou *histo-*

(1) J.P. Sartre, *Critique de la Raison dialectique*, I, Théorie des ensembles pratiques, Ed. Gallimard, 1960.

riques (2) et des « logiques » adjointes suivant un scénario qui tend à se répéter, ensembles et « logiques » qui n'ont plus rien de commun avec la théorie cartésienne.

Mal explicité, mêlant selon les auteurs la cohérence logique, la cohésion pratique, l'auto-régulation et les rapports des parties au tout, l'engendrement du semblable par le semblable dans un ensemble de lieux, la logique du contenant et celle du contenu, le concept *d'espace mental* se généralise dès lors sans qu'aucun garde-fou lui assigne des bornes. Il est question sans cesse d'espace de ceci et/ou d'espace de cela : espace littéraire (3), espaces idéologiques, espace du rêve, topiques, psychanalytiques, etc. Or, l'« absent » de ces recherches dites fondamentales ou épistémologiques, ce n'est pas seulement « l'homme », c'est aussi l'espace, dont on parle pourtant à chaque page (4). « Un savoir, c'est aussi l'espace dans lequel le sujet peut prendre position pour parler des objets auxquels il a affaire dans son discours », déclare tranquillement M. Foucault (*Archéologie du Savoir,* p. 328) (5) sans se demander de quel espace il parle, et comment il saute du théorique (épistémologique) au pratique, du mental au social, de l'espace des philosophes à celui des gens qui ont affaire à des objets. Scientificité (que l'on a définie par la réflexion dite « épistémologique » sur le savoir acquis) et spatialité s'articulent « structuralement » selon une connexion présupposée : évidente pour le discours scientifique, jamais portée au concept. Le discours scientifique sans craindre de tourner en rond, confronte le statut de l'espace et celui du « sujet », le « je » pensant et l'objet pensé, reprenant ainsi les positions du Logos cartésien (occidental) que par ailleurs croient « clore » certains penseurs (6). La réflexion épistémologique, conjuguée avec les efforts théoriques des linguistes, arrive à un curieux résultat. Elle a liquidé le « sujet collectif », le peuple comme générateur de telle langue, porteur de telles séquences étymologiques. Elle a écarté le sujet concret, substitut du dieu qui nomma les choses. Elle a mis en avant le « on », l'impersonnel, générateur du langage en général, du système. Pourtant, il faut un sujet ; c'est alors le sujet abstrait, le Cogito philosophique qui réapparaît. D'où la réactualisation sur le mode « néo » de la vieille philosophie, néo-hégélienne, néo-kantienne, néo-cartésienne, à travers Husserl, qui pose sans scrupules excessifs l'identité (quasi tautologique) du Sujet connaissant et de l'Essence conçue, inhérente au « flux » (du vécu) et par conséquent l'identité presque « pure » du savoir formel avec le savoir pratique (7). On ne peut donc s'étonner que le grand

(2) Michel Clouscard, *L'Etre et le Code,* Procès de production d'un ensemble précapitaliste, Ed. Mouton, 1972.

(3) M. Blanchot, *L'Espace littéraire,* Ed. Gallimard, coll. Idées, 1968.

(4) Cf. le recueil intitulé *Panorama des sciences humaines,* Ed. N.R.F., 1973, dont c'est le moindre défaut.

(5) Cf. aussi p. 196 : « Le parcours d'un sens », p. 200, « l'espace des dissensions », etc.

(6) Cf. J. Derrida : *Le vivre et le phénomène,* P.U.F., 1967.

(7) Cf. Les réflexions critiques de Michel Clouscard, *L'Etre et le Code,* Introduction. Dans *Matérialisme et Empiriocriticisme,* Lénine a résolu brutalement le problème en le supprimant : la pensée de l'espace reflète l'espace objectif, comme une copie ou photographie.

linguiste N. Chomsky restitue le Cogito (sujet) cartésien (8) lorsqu'il affirme l'existence d'un niveau linguistique où l'on ne peut pas représenter chaque phrase simplement comme la suite finie d'éléments d'un certain type, engendrée « de gauche à droite » par un mécanisme simple, mais qu'il faut découvrir un ensemble fini de niveaux ordonnés « de haut en bas » (cf. *Structures syntactiques,* traduction française, p. 27). N. Chomsky postule sans autre forme de procès un espace mental doté de propriétés définies : orientations et symétries. Il se donne généreusement le passage de cet espace mental du langage à l'espace social où le langage devient pratique, sans mesurer l'abîme qu'il franchit. De même J.M. Rey (9) : « Le sens se donne comme le pouvoir légal de substituer les signifiés sur la même chaîne horizontale, dans l'espace d'une cohérence réglée et calculée à l'avance ». Ces auteurs, et bien d'autres, qui se placent sous le signe de la rigueur formelle parfaite, commettent l'erreur parfaite – le paralogisme – du point de vue logico-mathématique : le saut par-dessus une région entière, en éludant l'enchaînement, saut vaguement légitimé par la notion de « coupure » ou de « rupture » utilisée selon les besoins de la cause. Ils interrompent la continuité du raisonnement au nom d'une discontinuité que leur méthodologie devrait proscrire. Le vide ainsi ménagé et la portée de cette absence varient selon les auteurs et les spécialités ; ce reproche n'épargne ni J. Kristeva et sa «semiotiké », ni J. Derrida et sa « grammatologie », ni R. Barthes et sa sémiologie généralisée (10). Dans cette école devenue de plus en plus dogmatique (le succès aidant) se commet couramment ce sophisme fondamental : l'espace d'origine philosophico-épistémologique se fétichise et le mental enveloppe le social avec le physique. Si certains de ces auteurs soupçonnent l'existence ou l'exigence d'une médiation (11), la plupart sautent sans autre forme de procès du mental au social.

Un fort courant idéologique (qui tient fortement à sa propre scientificité) *exprime,* de façon admirablement inconsciente, les représentations dominantes, donc celles de la classe dominante, peut-être en les contournant ou détournant. Une certaine « pratique théorique » engendre un *espace mental,* illusoirement extérieur à l'idéologie. Par un inévitable circuit ou cercle, cet espace mental devient à son tour le lieu d'une « pratique théorique » distincte de la pratique sociale, qui s'érige en axe, pivot ou centre

(8) *La linguistique cartésienne,* Ed. du Seuil, 1969.

(9) *L'enjeu des signes,* Ed. du Seuil, 1971, p. 13.

(10) Il atteint d'autres auteurs, en eux-mêmes ou à travers les précédents. R. Barthes parle de J. Lacan en ces termes : « Sa topologie n'est pas celle du *dedans* et du *dehors,* encore moins du *haut* et du *bas,* mais plutôt d'un *avers* et d'un *revers* mouvants, dont le langage ne cesse précisément d'échanger les rôles et de tourner les surfaces autour de quelque chose qui se transforme et pour commencer, n'est pas » (*Critique et vérité,* p. 27).

(11) Ce n'est pas le cas de Cl. Lévi-Strauss qui dans toute son œuvre identifie le mental et le social par la nomenclature (des rapports d'échange) dès les débuts de la société. Par contre, J. Derrida en plaçant la « graphie » devant la « phonie », l'écriture devant la voix, ou J. Kristeva en appelant au corps, cherchent une transition (l'articulation) entre l'espace mental préalablement posé par eux, donc présupposé et l'espace physico-social.

du Savoir (12). Double avantage pour la « culture » existante : elle semble tolérer et même favoriser la véracité et dans cet « espace mental » se passent beaucoup de petits événements utilisables soit positivement soit polémiquement. Que cet espace mental se rapproche singulièrement de celui où opèrent, dans le silence des cabinets, les technocrates, on y reviendra plus loin (13). Quant au Savoir ainsi défini à partir de l'épistémologie, et plus ou moins finement discerné de l'idéologie ou de la science en mouvement, ne descendrait-il pas en ligne directe du Concept hégélien et de ses noces avec la Subjectivité, héritière de la grande famille cartésienne ?

L'identité quasi-logique présupposée entre l'espace mental (celui des mathématiciens et des philosophes de l'épistémologie) creuse l'abîme entre ces trois termes : le mental, le physique, le social. Si quelques funambules franchissent le précipice, donnant un beau spectacle et un joli frisson aux spectateurs, en général la réflexion dite philosophique, celle des philosophes spécialisés, n'essaie même plus le « salto mortale ». Aperçoivent-ils encore le trou ? Ils détournent les yeux. La philosophie professionnelle abandonne la problématique actuelle du savoir et la « théorie de la connaissance » pour le repliement réducteur sur le savoir absolu, ou prétendu tel, celui de l'histoire de la philosophie et des sciences. Un tel savoir se séparerait et de l'idéologie et du non-savoir, c'est-à-dire du « vécu ». Impossible à effectuer, cette séparation a l'avantage de ne pas gêner un banal « consensus », que l'on vise implicitement . Qui refuserait le Vrai ? Chacun sait, ou croit savoir, de quoi il retourne quand on entame un discours sur la vérité, l'illusion, le mensonge, l'apparence et la réalité.

I. 4 - La réflexion épistémologico-philosophique n'a pas donné un axe à une science qui se cherche depuis longtemps à travers un nombre immense de publications et travaux : la *science de l'espace.* Les recherches aboutissent soit à des descriptions (sans atteindre le moment analytique, encore moins théorique), soit à des fragmentations et découpages de l'espace. Or beaucoup de raisons induisent à penser que descriptions et découpages n'apportent que des *inventaires* de ce qu'il y a *dans l'espace,* au mieux un discours *sur l'espace,* jamais une connaissance *de l'espace.* Faute d'une connaissance de l'espace, on transfère au discours, au langage comme tel, c'est-à-dire à l'espace mental, une bonne part des attributions et « propriétés » de l'espace social.

La sémiologie pose quelques questions délicates, dans la mesure même où cette connaissance inachevée s'étend et ne connaît pas ses limites, de sorte qu'il faut, non sans difficulté, les lui assigner. Si l'on applique à des espaces (urbains par exemple) des codes élaborés à partir de textes littéraires, une telle application reste descriptive ; il n'est pas difficile de le montrer. Que l'on

(12) Cette prétention transpire à chaque chapitre du recueil déjà cité : *Panorama des sciences humaines.*

(13) Cf. H. Lefebvre : *Vers le Cybernanthrope,* Rééd. Denoel, 1972.

s'efforce de construire ainsi un codage – une procédure décryptant l'espace social – ne risque-t-on pas de réduire celui-ci à un message, et sa fréquentation à une *lecture* ? Ce qui élude l'histoire et la pratique. Cependant, n'y eut-il pas jadis, entre le XVIème (la Renaissance et la ville de la Renaissance) et le XIXème siècles, un code à la fois architectural, urbanistique, politique, langage commun aux habitants des campagnes et des villes, aux autorités, aux artistes, permettant non seulement de « lire » un espace mais de le produire ? Si ce code a existé, comment fut-il engendré ? Où, comment, pourquoi a-t-il disparu ? Ces questions doivent trouver par la suite leur réponse.

Quant aux découpages et fragmentations, ils vont jusqu'à l'indéfini. Et l'indéfinissable. D'autant que le découpage passe pour une technique scientifique (une « pratique théorique ») permettant de simplifier et de discerner des « éléments » dans les flux chaotiques des phénomènes. Laissons de côté pour l'instant l'application des topologies mathématiques. Que l'on écoute les compétences discourir sur l'espace pictural, sur l'espace de Picasso, sur l'espace des *Demoiselles d'Avignon* et de *Guernica.* D'autres compétences parlent de l'espace architectural, ou de l'espace plastique, ou de l'espace littéraire, au même titre que du « monde » de tel écrivain, de tel créateur. Les écrits spécialisés informent leurs lecteurs sur toutes sortes d'espaces précisément spécialisés : espaces de loisir, de travail, de jeux, des transports, d'équipements, etc. Certains n'hésitent pas à parler d'« espace malade » ou de « maladie de l'espace », d'espace fou ou d'espace de la folie. Il y aurait, les uns au-dessus des autres (ou les uns dans les autres), une multiplicité indéfinie d'espaces : géographiques, économiques, démographiques, sociologiques, écologiques, politiques, commerciaux, nationaux, continentaux, mondiaux. Sans oublier l'espace de la nature (physique), ceux des flux (les énergies), etc.

Avant de réfuter en détail et précisément telle ou telle de ces procédures, admises sous couleur de « scientificité », voici une remarque préalable : la multiplicité indéfinie des descriptions et découpages les rend suspects. Ne vont-ils pas dans le sens d'une tendance très forte, dominante peut-être, au sein de la société existante (du mode de production) ? Dans ce mode de production, le travail de la connaissance, comme le travail matériel, se divise sans fin. De plus, la *pratique spatiale* consiste en une projection « sur le terrain » de tous les aspects, éléments et moments de la *pratique sociale,* en les séparant, et cela sans abandonner un instant le contrôle global, à savoir l'assujettissement de la société entière à la *pratique politique,* au pouvoir d'Etat. Comme on le verra, cette *praxis* implique et approfondit plus d'une contradiction, mais ce n'est pas encore le lieu de les énoncer. Si cette analyse se confirme, la « science de l'espace » cherchée :

a) équivaut à l'emploi politique (« néo-capitaliste », s'il s'agit de l'Occident) du *savoir,* dont on sait qu'il s'intègre aux forces productives d'une façon de plus en plus « immédiate », et de façon « médiate » aux rapports sociaux de production ;

b) implique une *idéologie* masquant cet usage, ainsi que les conflits inhérents à l'emploi *intéressé* au plus haut degré d'un savoir en principe

désintéressé, idéologie qui ne porte pas son nom et se confond avec le savoir pour ceux qui acceptent cette pratique ;

c) contient au mieux une *utopie technologique,* simulation ou programmation du futur (du possible) dans les cadres du réel, c'est-à-dire du mode de production existant. Opération s'accomplissant à partir d'un savoir *intégré-intrégrateur* dans le mode de production. Cette utopie technologique, qui remplit les romans de science-fiction, se retrouve dans tous les projets concernant l'espace : architecturaux, urbanistiques, planificateurs.

Ces propositions devront par la suite s'expliciter, s'étayer d'arguments, se démontrer. Si elles se vérifient, c'est en premier lieu qu'il y a *vérité de l'espace* (analyse suivie d'un exposé apportant cette vérité globale) et non pas constitution ou construction d'un *espace vrai,* soit en général comme le pensent les épistémologues et philosophes, soit particulier comme l'estiment les spécialistes de telle ou telle discipline scientifique concernant l'espace. En second lieu, cela veut dire qu'il faut *inverser la tendance* dominante, celle qui va vers la fragmentation, la séparation, l'émiettement, subordonnés à un centre ou pouvoir central, effectué par le savoir au nom du pouvoir. Ce renversement ne peut s'accomplir sans difficultés ; il ne suffit pas, pour l'opérer, de substituer des préoccupations globales aux « ponctuelles ». On peut supposer qu'il mobilisera beaucoup de forces. Il conviendra de le motiver, de l'orienter au cours de son exécution elle-même, étape par étape.

I. 5 - Peu de gens aujourd'hui refuseraient d'admettre « l'influence » des capitaux et du capitalisme dans les questions pratiques concernant l'espace, de la construction d'immeubles à la répartition des investissements et à la division du travail sur la planète entière. Mais qu'entendent-ils par « capitalisme » et par « influence » ? Les uns se représentent « l'argent » et ses capacités d'intervention, ou l'échange commercial, la marchandise et sa généralité, puisque « tout » s'achète et se vend. D'autres se représentent plus nettement les acteurs des drames : « sociétés » nationales et multinationales, banques, promoteurs, autorités. Chaque agent susceptible d'intervenir aurait son « influence ». On met ainsi entre parenthèses à la fois l'unité du capitalisme et sa diversité, donc ses contradictions. On en fait tantôt une simple somme d'activités séparées, tantôt un système constitué et clos, cohérent parce qu'il dure et du seul fait qu'il dure. Or le capitalisme se compose de beaucoup d'éléments. Le capital foncier, le capital commercial, le capital financier interviennent dans la pratique, chacun avec des possibilités plus ou moins grandes, à son heure, non sans conflits entre les capitalistes de même espèce ou d'une autre. Ces diverses races de capitaux (et de capitalistes) composent, avec les divers marchés qui s'enchevêtrent, celui des marchandises, celui de la main-d'œuvre, celui des connaissances, celui des capitaux eux-mêmes, celui du sol, le capitalisme.

Certains oublient facilement que le capitalisme a encore un autre aspect, lié certes au fonctionnement de l'argent, des divers marchés, des rapports sociaux de production, mais distinct parce que dominant : l'*hégémonie* d'une

classe. Le concept d'hégémonie introduit par Gramsci pour prévoir le rôle de la classe ouvrière dans la construction d'une autre société, permet encore d'analyser l'action de la bourgeoisie, en particulier dans ce qui concerne l'espace. Le concept d'hégémonie affine celui, un peu lourd et brutal, de « dictature » du prolétariat après celle de la bourgeoisie. Il désigne beaucoup plus qu'une influence, et même que l'emploi perpétuel de la violence répressive. L'hégémonie s'exerce sur la société entière, culture et savoir inclus, le plus souvent par personnes interposées : les politiques, personnalités et partis, mais aussi beaucoup d'intellectuels, de savants. Elle s'exerce donc sur les institutions et sur les représentations. Aujourd'hui, la classe dominante maintient son hégémonie par tous les moyens, y compris le savoir. Le lien entre *savoir* et *pouvoir* devient manifeste, ce qui n'interdit en rien la connaissance critique et subversive et définit au contraire la différence conflictuelle entre le savoir au service du pouvoir et le connaître qui ne reconnaît pas le pouvoir (14).

Comment l'hégémonie laisserait-elle de côté l'espace ? celui-ci ne serait-il que le lieu passif des rapports sociaux, le milieu de leur réunification ayant pris consistance, ou la somme des procédés de leur reconduction ? Non. On montrera plus loin le côté actif (opératoire, instrumental) de l'espace, savoir et action, dans le mode de production existant. Il sera montré que l'espace sert et que l'hégémonie s'exerce par le moyen de l'espace en constituant par une logique sous-jacente, par l'emploi du savoir et des techniques, un « système ». En engendrant un espace bien défini, l'espace du capitalisme (le marché mondial) purifié de contradictions ? Non. S'il en était ainsi, le « système » pourrait légitimement prétendre à l'immortalité. Certains esprits systématiques oscillent entre les imprécations contre le capitalisme, la bourgeoisie, les institutions répressives, et la fascination, l'admiration éperdues. Ils apportent, à cette totalité non close (à tel point qu'elle a besoin de la violence), la cohésion qui lui manque, en faisant de la société « l'objet » d'une systématisation qu'ils s'acharnent à fermer en l'achevant. Si c'était vrai, cette vérité s'effondrerait. D'où proviendraient les mots, les concepts permettant de définir le système ? Ils n'en seraient que les instruments.

I. 6 - La théorie qui se cherche, qui se manque faute d'un moment critique et qui dès lors retombe vers le savoir en miettes, cette théorie peut se désigner, par analogie, comme « théorie unitaire ». Il s'agit de découvrir ou d'engendrer l'unité théorique entre des « champs » qui se donnent séparément, de même qu'en physique les forces moléculaires, électromagnétiques, gravitationnelles. De quels champs s'agit-il ? D'abord du *physique*, la nature, le cosmos – ensuite du *mental* (y compris la logique et l'abstraction formelle) – enfin du *social*. Autrement dit, la recherche concerne l'espace

(14) Différence conflictuelle et par conséquent *différentiante* entre *savoir* et *connaître*, ce que dissimule M. Foucault dans son *Archéologie du savoir* en ne les discernant qu'au sein d'un « espace de jeu » (p. 241) et par la chronologie, la répartition dans le temps (p. 244 x 8 sq.).

logico-épistémologique, – l'espace de la pratique sociale – celui qu'occupent les phénomènes sensibles, sans exclure l'imaginaire, les projets et projections, les symboles, les utopies.

L'exigence d'unité peut se formuler autrement, ce qui l'accentue. La pensée réflexive tantôt confond, tantôt sépare les « niveaux » que la pratique sociale discerne, posant ainsi la question de leurs rapports. L'habiter, l'habitation, « l'habitat » comme on dit, concernent l'architecture. La ville, l'espace urbain, relèvent d'une spécialité : l'urbanisme. Quant à l'espace plus large, le territoire (régional, national, continental, mondial), il ressort d'une compétence différente, celle des planificateurs, des économistes. Tantôt donc ces « spécialités » rentrent les unes dans les autres, se télescopant sous la férule d'un acteur privilégié, le politique. Tantôt elles tombent les unes hors des autres, délaissant tout projet commun et toute communauté théorique.

Une théorie unitaire devrait mettre fin à cette situation dont les précédentes considérations n'épuisent pas l'analyse critique.

La connaissance de la nature matérielle définit des concepts au niveau le plus élevé de généralité et d'abstraction scientifique (dotée d'un contenu). Même si les connexions entre ces concepts et les réalités physiques correspondantes ne se déterminent pas encore, on sait que ces connexions existent et que les concepts et les théories qu'ils impliquent ne peuvent ni se confondre ni se séparer : l'énergie, l'espace, le temps. Ce que le langage commun nomme « matière » ou « nature » ou « réalité physique » – ce dont les premières analyses distinguent et même séparent les moments – a retrouvé une unité certaine. La « substance » de ce cosmos (ou de ce « monde ») auquel appartiennent la terre et l'espèce humaine avec sa conscience, cette « substance » pour employer le vieux vocabulaire de la philosophie, a des propriétés qui se résument en ces trois termes. Si quelqu'un dit « énergie », il doit aussitôt ajouter qu'elle se déploie dans un espace. Si quelqu'un dit « espace », il doit aussitôt dire ce qui se meut ou change. L'espace pris séparément devient abstraction vide ; et de même l'énergie et le temps. Si d'un côté cette « substance » est difficile à concevoir, encore plus à imaginer au niveau cosmique, on peut aussi dire que son évidence crève les yeux : les sens et la pensée ne saisissent qu'elle.

La connaissance de la pratique sociale, la science globale de la réalité dite humaine, procéderaient d'un modèle emprunté à la physique ? Non. Les tentatives en ce sens ont toujours abouti à un échec (15). La théorie physique interdit à la théorie des sociétés certaines démarches, notamment la séparation des niveaux, des domaines et des régions. Elle incite aux démarches unitaires, qui rassemblent les éléments épars. Elle sert de garde-fou, non de modèle.

La poursuite d'une théorie unitaire n'empêche en rien, au contraire, les conflits à l'intérieur de la connaissance, les controverses et les polémiques. Même en physique et en mathématiques ! Jusque dans la science que les

(15) Y compris le modèle emprunté par Cl. Lévi-Strauss à la classification des éléments par Mendeliev et à la combinatoire généralisée.

philosophes croient « pure » parce qu'ils la purifient de ses moments dialectiques, il y a des mouvements conflictuels.

Que l'espace physique n'ait aucune « réalité » sans l'énergie qui se déploie, cela semble acquis. Les modalités de ce déploiement, les relations physiques entre les centres, les noyaux, les condensations, et d'autre part les périphéries, restent conjecturaux. La théorie de l'expansion suppose un noyau initial, une explosion primordiale. Cette unicité originelle du cosmos a soulevé beaucoup d'objections, en raison de son caractère quasi théologique (théogonique). F. Hoyle lui oppose une théorie beaucoup plus complexe : l'énergie se déploie dans toutes les directions, l'infiniment petit comme l'infiniment grand. Un centre unique du cosmos, soit originel soit final, est inconcevable. L'énergie-espace-temps se condense en une multiplicité indéfinie de lieux (espaces-temps locaux) (16).

Dans la mesure où la théorie de l'espace dit humain peut se relier à une théorie physique, ne serait-ce pas à celle-ci ? L'espace se considère comme produit de l'énergie. Cette dernière ne peut se comparer à un contenu occupant un contenant vide. Ce qui récuse un causalisme et un finalisme imprégnés d'abstraction métaphysique. Le cosmos offre déjà une multiplicité d'espaces qualifiés, dont la diversité relève cependant d'une théorie unitaire, la cosmologie.

Cette analogie a des limites. Il n'y a aucune raison pour aligner les énergies sociales sur les énergies physiques, les champs de force dites « humaines » sur les champs de forces physiques. Ce réductionnisme sera explicitement réfuté, avec les autres réductionnismes. Toutefois, les sociétés humaines, pas plus que les corps vivants, humains ou non, ne peuvent se concevoir hors du cosmos (ou si l'on veut, du « monde ») ; la cosmologie sans aborder leur connaissance ne peut les laisser de côté, tels un Etat dans l'Etat !

I. 7 - Comment nommer la séparation qui maintient à distance les uns hors des autres, les divers espaces : le physique, le mental, le social ? Distorsions ? Décalage ? Coupure ? Cassure ? Le nom importe peu. Ce qui compte, c'est la distance qui sépare l'espace « idéal », relevant des catégories mentales (logico-mathématiques) de l'espace « réel », celui de la pratique sociale. Alors que chacun implique, pose et suppose l'autre.

Quel terrain de départ choisir pour la recherche théorique qui éluciderait cette situation en la surmontant ? La philosophie ? Non, car « partie prenante » et « parti-pris » dans la situation. Les philosophes ont contribué à creuser l'abîme, en élaborant les représentations abstraites (métaphysiques) de l'espace, entre autres, l'espace cartésien, le « res extensa » absolu, infini, attribut divin saisi d'une seule intuition parce qu'homogène (isotrope). On peut d'autant plus le regretter que la philosophie à ses débuts entretint d'étroits rapports avec l'espace « réel », celui de la cité grecque, liaison rompue par la suite. Cette remarque n'interdit pas le recours à la philosophie,

(16) F. Hoyle : *Aux frontières de l'astronomie*

à ses concepts et conceptions. Elle interdit d'en partir. La littérature ? Pourquoi pas ? Les écrivains ont beaucoup décrit, notamment les lieux et les sites, Mais de quels *textes* ? Pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là ? Céline emploie fort bien le discours quotidien pour dire l'espace parisien, les banlieues, l'Afrique. Platon dans le *Critias* et ailleurs a merveilleusement décrit l'espace cosmique et celui de la cité, image du cosmos. Quincey, inspiré, poursuivant dans les rues de Londres l'ombre de la femme rêvée, ou Baudelaire dans ses *Tableaux parisiens,* ont aussi bien parlé de l'espace urbain que Victor Hugo ou Lautréamont. Dès que l'analyse cherche l'espace dans les textes littéraires, elle le découvre partout et de toute part : inclus, décrit, projeté, rêvé, spéculé. De quels textes considérés comme privilégiés pourrait partir une analyse « textuelle » ? Puisqu'il s'agit de l'espace socialement « réel », l'architecture et les textes la concernant seraient plus indiqués que la littérature, au départ. Mais qu'est-ce que l'architecture ? Pour la définir, il faut avoir déjà analysé, puis exposé l'espace.

Ne pourrait-on partir de notions scientifiques *générales,* aussi générales que celle de texte, par exemple celles d'information et de communication, de message et de code, d'ensemble et de signes, notions en cours d'élaboration ? Mais l'analyse de l'espace risquerait alors de s'enfermer dans une spécialité, ce qui ne rendrait pas compte des dissociations, ce qui les aggraverait. Ne reste que l'appel à des notions *universelles,* relevant apparemment de la philosophie, en ne rentrant dans aucune spécialité. De telles notions existent-elles ? Ce que Hegel nommait l'*universel concret* a-t-il encore un sens ? Il faudra le montrer. Dès maintenant, il est possible d'indiquer que les concepts de la *production* et du *produire* présentent l'universalité concrète réclamée. Elaborés par la philosophie, ils la débordent. Si telle science spécialisée, comme l'économie politique, les accapara pendant une période passée, ils échappèrent à cette usurpation. En reprenant le sens large qu'ils avaient dans certains textes de Marx, le *produire* et la *production* ont perdu quelque peu la précision illusoire apportée par les économistes. Leur reprise, leur mise en action, n'ira pas sans difficultés. « Produire l'espace », ces mots étonnent : le schéma d'après lequel l'espace vide préexiste à ce qui l'occupe garde encore beaucoup de force. Quels espaces ? Et qu'est-ce que « produire » en ce qui concerne l'espace ? Il faudra passer de concepts élaborés, donc formalisés, à ce contenu sans tomber dans l'illustration et l'exemple, ces occasions de sophismes. C'est donc un *exposé* complet de ces concepts, et de leurs rapports, d'une part avec l'extrême abstraction formelle (l'espace logico-mathématique) et, de l'autre, avec le pratico-sensible et l'espace social, qu'il faudra donner ; autrement traité, l'universel concret se dissociera et retombera dans ses moments selon Hegel : le *particulier* (ici les espaces sociaux décrits ou découpés), le *général* (le logique et le mathématique), le *singulier* (les « lieux » considérés comme naturels, dotés seulement d'une réalité physique sensible).

I. 8 - Chacun sait de quoi il retourne quand on parle d'une « pièce » dans un appartement, du « coin » de la rue, de la « place » du marché, du

« centre » commercial ou culturel, d'un « lieu » public, etc. Ces mots du discours quotidien discernent, sans les isoler, des espaces et décrivent un espace social. Ils correspondent à un usage de cet espace, donc à une pratique spatiale qu'ils disent et composent. Ces termes s'enchaînent suivant un certain ordre. Ne faut-il pas d'abord les inventorier (17), puis chercher quel paradigme leur donne une signification et selon quelle syntaxe ils s'organisent ?

Ou bien ils constituent un code méconnu que la pensée pourra reconstituer et promulguer. Ou bien la réflexion peut construire, en partant de ces matériaux (les mots) et de ce matériel (les opérations sur les mots) un code de l'espace.

Dans les deux cas, la réflexion construirait un « système de l'espace ». Or on sait par des expériences scientifiques précises qu'un tel système ne porte qu'indirectement sur l'« objet » et qu'en vérité il ne contient et ne concerne que le discours *sur* l'objet. Le projet qui s'esquisse ici n'a pas pour but de produire un (le) discours sur l'espace, mais de montrer la production de l'espace lui-même, en réunissant les divers espaces et les modalités de leur genèse en une théorie.

Ces brèves remarques esquissent une réponse à un problème qu'il faudra par la suite examiner avec soin pour savoir s'il est recevable ou s'il ne représente qu'une obscure interrogation sur les origines. Le langage précède-t-il (logiquement, épistémologiquement, génétiquement) l'espace social, l'accompagne-t-il ou le suit-il ? En est-il la condition ou la formulation ? La thèse de la priorité du langage ne s'impose pas ; les activités qui marquent le sol, qui laissent des traces, qui organisent des gestes et des travaux en commun, n'auraient-elles pas priorité (logique, épistémologique) sur les langages bien réglés, bien articulés ? Peut-être faut-il découvrir quelques rapports encore dissimulés entre l'espace et le langage, la « logicité » inhérente à l'articulation fonctionnant dès le début comme spatialité, réductrice du qualitatif donné chaotiquement avec la perception des choses (le pratico-sensible).

Dans quelle mesure *un* espace se lit-il ? Se décode-t-il ? L'interrogation ne recevra pas de sitôt une réponse satisfaisante. En effet, si les notions de message, de code, d'information, etc., ne permettent pas de suivre la genèse d'un espace (propositions énoncées plus haut, qui attend arguments et preuves), un espace produit se décrypte, se lit. Il implique un processus signifiant. Et même s'il n'y a pas un code général de l'espace, inhérent au langage et aux langues, peut-être des codes particuliers s'établirent-ils au cours de l'histoire, entraînant des effets divers ; de sorte que les « sujets » intéressés, membres de telle ou telle société, accédaient à la fois à *leur* espace et à leur qualité de « sujet » agissant dans cet espace, le comprenant (au sens le plus fort de ce terme).

(17) Cf. Matoré, *L'espace humain*, 1962 (et l'index lexicologique en fin du volume).

S'il y eut (sans doute à partir du XVIème jusqu'au XIXème siècles) un langage codifié sur la base pratique d'un certain rapport entre la ville, la campagne et le territoire politique, fondé sur la perspective classique et sur l'espace euclidien, pourquoi et comment cette codification a-t-elle éclaté ? Faut-il s'efforcer de reconstruire un tel langage commun aux divers membres de la société : usagers et habitants, autorités, techniciens (architectes, urbanistes, planificateurs) ?

La théorie ne peut se former et se formuler qu'au niveau d'un *surcodage*. La connaissance ne s'assimile que par abus à un langage « bien fait ». Elle se situe au niveau des concepts. Elle ne consiste donc ni en un langage privilégié, ni en un métalangage, même si ces concepts conviennent à la *science du langage* comme tel. La connaissance de l'espace ne peut s'enfermer au départ dans ces catégories. Code des codes ? Si l'on veut, mais cette fonction « au second degré » de la théorie n'élucide pas grand-chose. S'il y eut des codes de l'espace caractérisant chaque pratique spatiale (sociale), si ces codifications ont été *produites* avec l'espace correspondant, la théorie devra exposer leur genèse, leur intervention, leur dépérissement. Le déplacement de l'analyse, par rapport aux travaux des spécialistes dans ce domaine, est clair : au lieu d'insister sur la rigueur formelle des codes, on *dialectisera* la notion. Elle se situera dans un rapport pratique et dans une interaction des « sujets » avec leur espace, avec leurs alentours. On tentera de montrer la genèse et la disparition des codages-décodages. On mettra en lumière les contenus : les pratiques sociales (spatiales) inhérentes aux formes.

I. 9 - Le surréalisme apparaît aujourd'hui autrement qu'il ne parut voici un demi-siècle. Certaines prétentions ont disparu . La substitution de la poésie à la politique et la politisation de la poésie, l'idée d'une révélation transcendante. Cette école littéraire ne se réduit cependant pas à la littérature (qu'initialement elle honnissait) donc à un simple événement littéraire lié à l'exploration de l'inconscient (l'écriture automatique), d'allure subversive au début, récupéré ensuite par tous les moyens : les gloses, les exégèses et commentaires – la gloire et la publicité, etc.

Les principaux surréalistes tentèrent le décryptage de l'espace intérieur et s'efforcèrent d'éclairer le passage de cet espace subjectif à la matière, corps et monde extérieur, ainsi qu'à la vie sociale. Ce qui confère au surréalisme une portée théorique inaperçue au début. Cette tentative d'unité annonçant une recherche par la suite obscurcie, se décèle dans *L'Amour fou* d'André Breton. La médiation de l'imaginaire et de la magie (« Ainsi pour faire apparaître une femme me suis-je vu ouvrir une porte, la fermer, la rouvrir – quand j'avais constaté que c'était insuffisant, glisser une lame dans un livre choisi au hasard après avoir postulé que telle ligne de la page de gauche ou de droite devait me renseigner d'une manière plus ou moins indirecte sur ses dispositions, me confirmer sa venue imminente ou sa non-venue – puis recommencer à déplacer les objets, chercher les uns par rapport aux autres – leur faire occuper des positions insolites », etc. Cf. *L'Amour fou,*

éd. originale, p. 23), cette étrangeté n'enlève rien à la valeur annonciatrice de l'œuvre (18). Toutefois, les limites de l'échec de cette tentative poétique peuvent aussi se montrer. Non qu'il manque à la poésie surréaliste une élaboration conceptuelle en exhibant le sens (les textes théoriques, manifestes et autres, du surréalisme ne manquent pas et l'on peut même se demander ce qui reste du surréalisme sans cette surcharge). Les défauts inhérents à cette poésie vont plus profond. Elle privilégie le *visuel* au delà du *voir*, se met rarement « à l'écoute » et curieusement néglige le musical dans le « dire » et plus encore dans la « vision » centrale. « C'est comme si tout à coup la nuit profonde de l'existence humaine était percée, comme si la nécessité naturelle consentant à ne faire qu'un avec la nécessité logique, toutes choses étaient livrées à la transparence totale... » (*idem* p. 6).

Le projet hégélien d'origine (selon A. Breton lui-même, cf. p. 61) ne se poursuit qu'au cours d'une surcharge affective, donc subjective, de « l'objet » (aimé) par une surexaltation des symboles. Postulant sans trop le dire et sans le montrer la fin hégélienne de l'histoire dans et par leur poésie, les surréalistes n'apportaient qu'un métalangage lyrique de l'histoire, une fusion illusoire du sujet avec l'objet dans un métabolisme transcendental. Métamorphose verbale, anamorphose, anaphorisation du rapport entre les « sujets » (les gens) et les choses (le quotidien), les surréalistes donc surchargeaient le sens et ne changeaient rien. Car ils ne pouvaient passer de l'échange (des biens) à l'usage, par la seule vertu du langage.

Comme celle des surréalistes, l'œuvre de G. Bataille apparaît aujourd'hui dans une autre lumière qu'au temps de sa vie. N'aurait-il pas voulu, lui aussi (entre autres desseins) joindre l'espace de l'expérience intérieure à l'espace de la nature physique (au-dessous de la conscience : l'arbre, le sexe, l'acéphale), et à l'espace social (celui de la communication, de la parole). Comme les surréalistes mais sur une autre voie que la synthèse imagée, G. Bataille jalonna le trajet entre le réel, l'infra-réel et le supra-réel. Quelle voie ? Celle tracée par Nietzsche, l'éruptif, le disruptif. G. Bataille accentue les écarts, creuse les gouffres au lieu de les combler ; puis jaillit l'éclair de l'intuition-intention explosive qui va d'un bord à l'autre, de la terre au soleil, de la nuit au jour, de la vie à la mort. Mais aussi du logique à l'hétérologique, du normal à l'hétéro-nomique). L'espace entier, mental, physique et social, se saisit *tragiquement*. S'il y a centre et périphérie, le centre a sa réalité tragique, celle du sacrifice, de la violence, de l'explosion. La périphérie également, à sa manière.

A l'opposé, très exactement, des surréalistes et de G. Bataille, à la même époque, un théoricien de la technique entrevoyait une théorie unitaire de l'espace. J. Lafitte, trop oublié, confiait à une « mécanologie », science générale des dispositifs techniques, l'exploration de la réalité matérielle, de la connaissance, de l'espace social (19). J. Lafitte poursuivait certaines recher-

(18) Même appréciation, après tant d'années, pour beaucoup de poésies d'Eluard.

(19) Cf. *Reflexions sur la science des machines*, paru en 1932, republié en 1972 (Vrin, Paris, avec une préface de J. Guillerme).

ches de Marx résumées par K. Axelos (20). Il ne disposait pas des éléments et concepts indispensables, ignorant l'informatique et la cybernétique, et par conséquent la différence entre machines à information et machines à énergies massives. L'hypothèse unitaire n'en est pas moins actualisée par J. Lafitte, avec une « rigueur » caractéristique de l'idéologie technocratico-fonctionnalo-structuraliste, rigueur qui aboutit aux propositions les plus risquées, à des enchaînements conceptuels dignes de la science-fiction. C'est l'utopie technocratique ! Ainsi cet auteur introduit commes explicatives de l'histoire, des analogies entre les « machines passives », donc statiques, et l'architecture ainsi que les végétaux, tandis que les « machines actives », plus dynamiques, plus « réflexes », correspondraient aux animaux. A partir de ces concepts, J. Lafitte construit des séries évolutives occupant l'espace ; il reproduit audacieusement la genèse de la nature, de la connaissance, de la société : « A travers le développement harmonieux de ces trois grandes coupures, séries à la fois divergentes et complémentaires » (*op. cit.* p. 92 et sq.).

L'hypothèse de J. Lafitte en annonçait beaucoup d'autres, du même genre. Cette pensée réflexive de la technicité met en avant l'explicité, le déclaré – non pas seulement le *rationel,* mais *l'intellectuel,* en écartant d'emblée le latéral, l'hétéro-logique, ce qui se dissimule dans la praxis, et du même coup la pensée qui découvre ce qui se dissimule. Comme si tout, dans l'espace de la pensée et du social, se réduisait à la frontalité, au « face-à-face ».

I. 10 - S'il est exact que la recherche d'une théorie unitaire de l'espace (physique, mental, social) se profila voici quelques dizaines d'années, pourquoi et comment l'a-t-on abandonnée ? Parce que trop vaste, émergeant d'un chaos de représentations, les unes poétiques, subjectives, spéculatives, les autres marquées du tampon de la positivité technique ? Ou bien parce que stérile ? ...

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut remonter jusqu'à Hegel, cette place de l'Etoile dominée par le Monument philosophico-politique. Selon l'hégélianisme, le Temps historique engendre l'Espace où s'étend et sur lequel règne l'Etat. L'histoire ne réalise pas l'archétype de l'être raisonnable dans un individu, mais dans un ensemble cohérent d'institutions, de groupes et de systèmes partiels (le droit, la morale, la famille, la ville, le métier, etc.) occupant un territoire national dominé par un Etat. Le Temps donc se fige et se fixe dans la rationalité immanente à l'espace. La fin hégélienne de l'histoire n'entraîne pas la disparition du produit de l'historicité. Au contraire : ce produit d'une production animée par la connaissance (le concept) et orientée par la conscience (le langage, le logos), ce produit nécessaire affirme sa suffisance. Il persévère dans l'être par sa propre puissance. Ce qui disparaît, c'est l'histoire, qui se change d'action en mémoire, de production en contemplation. Le Temps ? Il n'a plus de sens, dominé par la répétition,

(20) *Marx, penseur de la technique,* Editions de Minuit, 1961.

la circularité, l'instauration d'un espace mobile, lieu et milieu de la Raison accomplie.

Après cette fétichisation de l'espace aux ordres de l'Etat, la philosophie, et l'activité pratique ne peuvent que tenter la restauration du temps (21). Avec force, chez Marx qui restitue le temps historique comme temps de la révolution. Avec finesse mais d'une manière abstraite et incertaine parce que spécialisée, chez Bergson (durée psychique, immédiateté de la conscience), dans la phénoménologie husserlienne (flux « héraclitéen » des phénomènes, subjectivité de l'Ego), et dans une lignée de philosophes (22).

Dans l'hégélianisme anti-hégélien de G. Lukacs, l'espace définit la réification, ainsi que la fausse conscience. Le temps retrouvé, dominé par la conscience de classe qui s'élève jusqu'au point sublime où elle saisit d'un coup d'œil les méandres de l'histoire, brise la primauté du spatial (23).

Seul Nietzsche, a maintenu le primat de l'espace et la problématique de la spatialité : répétition, circularité, simultanéité de ce qui apparaît divers dans le temps et naît de temps divers. Dans le devenir, mais contre le flux du temps, lutte toute forme définie, pour s'établir, pour se maintenir, qu'elle relève du physique, du mental, du social. L'espace nietzschéen n'a plus rien de commun avec l'espace hégélien, produit et résidu du temps historique. « Je crois à l'espace absolu qui est le substrat de la force, la délimite, la modèle ». L'espace cosmique contient de l'énergie, des forces, et en procède. Comme l'espace terrestre et social. « Où est l'espace est l'être » (24). Les relations entre la force (l'énergie), le temps et l'espace font problème. Par exemple, on ne peut ni concevoir un commencement (une origine) ni s'abstenir de le penser. « L'interrompu et le successif concordent », dès que s'écarte l'activité d'ailleurs indispensable qui diffère et marque les différences. Une énergie, une force, ne se constatent que par des effets dans l'espace, bien « qu'en soi » (mais comment saisir « en soi », par l'intellect analytique, une « réalité » quelconque, énergie, temps, espace ?), les forces diffèrent de leurs effets. De même que l'espace nietzschéen n'a rien de commun avec l'espace hégélien, de même, le temps nietzschéen, théâtre de la tragédie universelle, espace-temps de la mort et de la vie, cyclique, répétitif, n'a rien de commun avec le temps marxiste, historicité poussée en avant par les forces productives, orientées de façon satisfaisante (optimiste) par la rationalité industrielle, prolétarienne, révolutionnaire.

Or, qu'advient-il dans la seconde moitié du XXème siècle à laquelle « nous » assistons :

---

(21) Cf. H. Lefebvre, *La fin de l'histoire*, Ed. de Minuit, 1970, aussi les études d'A. Kojève sur Hegel et l'hégélianisme.

(22) A laquelle se rattachent M. Merleau-Ponty et G. Deleuze (*Anti-Oedipe*, p. 114).

(23) Cf. J. Gabel, *La fausse conscience*, Ed. de Minuit, 1962, p. 193 et sq. Et, bien entendu, G. Lukacs, *Histoire et conscience de classe*

(24) Recueil intitulé (à tort) *Volonté de puissance*, tr. G. Bianquis, Gallimard, 1935, fragments 315, 316 et sq.

a) l'Etat se consolide à l'échelle mondiale. Il pèse sur la société (les sociétés) de tout son poids ; il planifie, il organise « rationnellement » la société avec la contribution des connaissances et des techniques, imposant des mesures analogues, sinon homologues, quelles que soient les idéologies politiques, le passé historique, l'origine sociale des gens au pouvoir. L'Etat écrase le temps en réduisant les différences à des répétitions, à des circularités (baptisées « équilibre », « feed-back », « régulations », etc.) L'espace l'emporte selon le schéma hégélien. Cet Etat moderne se pose et s'impose comme centre stable, définitivement, des sociétés et des espaces (nationaux). Fin et sens de l'histoire, comme l'avait entrevu Hegel, il aplatit le social et le « culturel ». Il fait régner une logique qui met fin aux conflits et contradictions. Il neutralise ce qui résiste : castration, écrasement. Entropie sociale ? Ex-croissance monstrueuse devenue normalité ? Le résultat est là.

b) Cependant les forces bouillonnent dans cet espace. La rationalité de l'Etat, des techniques, des plans et programmes, suscite la contestation. La violence subversive réplique à la violence du pouvoir. Guerres et révolutions, échecs et victoires, affrontements et remous, le monde moderne correspond à la vision tragique de Nietzsche. La normalité étatique impose aussi la perpétuelle transgression. Le temps ? Le négatif ? Ils surgissent explosivement. Leur négativité nouvelle, tragique, se manifeste : la violence incessante. Les forces bouillonnantes soulèvent le couvercle de la marmite : l'Etat et son espace. Les différences n'ont jamais dit leur dernier mot. Vaincues, elles survivent. Elles se battent parfois férocement pour s'affirmer et se transformer à travers l'épreuve.

c) La classe ouvrière, elle non plus, n'a pas dit son dernier mot ; elle poursuit son trajet, tantôt souterrain, tantôt à ciel ouvert. On ne se débarrasse pas facilement de la lutte de classes qui a pris des formes multiples, différentes du schéma appauvri qui porte ce nom et qui ne se trouve pas chez Marx bien que ses porteurs s'en réclament. Il se peut que, dans un équilibre mortel, l'opposition de la classe ouvrière à la bourgoisie ne parvienne pas à l'antagonisme, de sorte que la société périclite, l'Etat pourrissant sur place ou se raffermissant convulsivement. Il se peut que la révolution mondiale éclate après une période de latence – ou la guerre planétaire à l'échelle du marché mondial. Il se peut... Tout se passe comme si les travailleurs, dans les pays industriels, ne prenaient ni la voie de la croissance et de l'accumulation indéfinies, ni celle de la révolution violente menant l'Etat à sa disparition, mais celle du dépérissement du travail lui-même. La simple inspection des possibles montre que la pensée marxiste n'a pas disparu et ne peut disparaître.

La confrontation entre les thèses et hypothèses de Hegel, Marx, Nietzsche, commence. Non sans peine. Quant à la pensée philosophique et à la réflexion sur l'espace et le temps, elle s'est scindée. D'un côté, voici la philosophie du temps, de la durée, elle-même dispersée en réflexions et valorisations partielles : le temps historique, le temps social, le temps psychique, etc. De l'autre côté, voici la réflexion épistémologique qui construit son

espace abstrait et réfléchit sur les espaces abstraits (logico-mathématiques). La plupart des auteurs, sinon tous, s'installent assez confortablement dans l'espace mental (donc néo-kantien ou néo-cartésien), prouvant ainsi que la « pratique théorique » se rétrécit à la réflexion égo-centrique de l'intellectuel occidental spécialisé, et par la suite à la conscience entièrement séparée (schizoïde).

Faire éclater cette situation. A propos de l'espace, poursuivre la confrontation entre les idées et propositions qui éclairent le monde moderne, même si elles ne le guident pas. Prendre ces propositions non comme des thèses ou hypothèses isolées, comme des « pensées » qu'ensuite l'on étudie, mais comme des figures annonciatrices, situées à l'orée de la modernité (25). Tel est le dessein de cet ouvrage sur l'espace.

(25) En annonçant dès maintenant les couleurs, voici (sans trop d'ironie) quelques sources : les ouvrages de Charles Dodgson (pseudonyme : Lewis Carroll), plutôt *Symbolic Logic*, *The game of logic* et *Logique sans peine* que *Through the looking glass*, *Alice in Wonderland*, *Le jeu des perles de verre*, de Hermann Hesse, notamment p. 126 et sq. de la traduction, sur la théorie du jeu et de son rapport double avec le langage et l'espace, espace du jeu, espace où se déroule le jeu, la Castalie. Hermann Weyl : *Symétrie et mathématique moderne*, 1952, tr. fr. Flammarion, 1964 ; de Nietzsche, cf. *Das Philosopher Buch*, surtout les fragments sur le langage et « l'introduction théorétique sur la vérité et le mensonge », p. 185 de la traduction. Observation importante : les textes cités précédemment ici et plus loin ne prennent leur sens qu'en liaison avec la pratique spatiale et ses niveaux : planification, « urbanisme », architecture.